

Lumière 2009 Grand Lyon Film Festival

13 au 18 octobre 2009



Rétrospective de films réalisés par Clint Eastwood :

Un frisson dans la nuit (Play Misty for Me, 1971)

L'Homme des hautes plaines (High Plains Drifter, 1973)

Breezy (Breezy, 1973)

Bronco Billy (Bronco Billy, 1980)

Honkytonk Man (Honkytonk Man, 1982)

Pale Rider, le cavalier solitaire (Pale Rider, 1985)

Chasseur blanc, cœur noir (White Hunter, Black Heart, 1990)

Impitoyable (Unforgiven, 1992)

Un monde parfait (A Perfect World, 1993)

Sur la route de Madison (The Bridges of Madison County, 1995)

Rétrospective de films réalisés par Don Siegel :

Le Verdict (The Verdict, 1946)

Ça commence à Vera Cruz (The big Steal, 1949)

Les Révoltés de la cellule 11 (Riot in Cell Block 11, 1954)

L'Invasion des profanateurs de sépultures (Invasion of the Body Snatchers, 1956)

Baby Face Nelson (Baby Face Nelson, 1957)

The Line Up (The Line Up, 1958)

L'Enfer est pour les héros (Hell is for Heroes, 1962)

À bout portant (The Killers, 1964)

Sierra Torride (Two Mules for Sister Sara, 1970)

Les Proies (The Beguiled, 1971)

L'Inspecteur Harry (Dirty Harry, 1971)

Tuez Charley Varrick (Charley Varrick, 1973)

L'Évadé d'Alcatraz (Escape From Alcatraz, 1979)

Bienvenue à Lyon

Pour cette première cuvée du **GRAND LYON FILM FESTIVAL LUMIÈRE 2009**, Thierry Frémaux, délégué général du Festival de Cannes, ET directeur de l'Institut Lumière, a réussi un brillant coup double: inviter une légende vivante du cinéma, **Clint Eastwood**, et se faire probablement pardonner l'affront fait à Eastwood au Festival de Cannes 2008 (où fut tricoté en toute hâte un prix de consolation pour Eastwood dont *The Exchange*, titre français de *Changeling* (sic!), avait été totalement ignoré (voir notre article sur Cannes 2008, page 4). Cette fois-ci, Eastwood, le géant du cinéma né en 1930, (60 ans de carrière d'acteur et 40 ans de réalisateur) a été incontestablement la vedette du Festival!

Parmi les programmes proposés :

Une intégrale de **Sergio Leone**, le maître du western dit "spaghetti". On a pu revoir 7 films invisibles sur grand écran depuis longtemps, en copies neuves ou restaurées.

Une rétrospective consacrée à **Don Siegel**, qui a dirigé Eastwood à plusieurs reprises, et qui s'est essayé avec bonheur à tous les genres.

Une section **The Art of Noir** proposait des films noirs, un art qui fit florès dans les années 1940 et 1950.

Un programme a été réservé à 5 films inédits du Coréen **Shin Sang-Ok**.

Et pour bien caractériser ce **Lumière 2009**, révélateur du patrimoine : une section "**Retrouvés, restaurés, à nouveau sur grand écran**".

Le Festival **Lumière 2009** proposait quelque 70 films sur cinq jours.



Rétrospective Sergio Leone :

Le Colosse de Rhodes (Il Colosso di Rodi / The Colossus of Rhodes, 1961)

Pour une poignée de dollars (Per un pugno di dollari / A Fistful of Dollars, 1964)

Et pour quelques dollars de plus (Per qualche dollaro in più / For a Few Dollars More, 1965)

Le Bon, la brute et le truand (Il Buono, il brutto, il cattivo / The Good, the Bad and the Ugly, 1966)

Il était une fois dans l'Ouest (C'era una volta il West / Once Upon a Time in the West, 1968)

Il était une fois la révolution (Giù la testa / Duck, you Sucker!, 1971)

Il était une fois en Amérique (C'era una volta in America / Once Upon a Time in America, 1984)

Autour de Sergio Leone :

La Contessa Sara de Roberto Roberti (La Contessa Sara, 1919) film muet réalisé par le père de Sergio Leone

Mon nom est personne de Tonino Valerii (*Il mio nome è Nessuno*, 1973) produit par Sergio Leone

Un génie, deux associés, une cloche de Damiano Damiani (*Un genio, due comparì, un pollo*, 1975) produit par Sergio Leone

The Art of Noir :

Fly By Night, de Robert Siodmak (1942)

Le Traquenard (The Web), de Michael Gordon (1947)

The Threat, de Felix Feist (1949)

Dans l'Ombre de San Francisco (Woman on the Run), de Norman Foster (1950)

711 Ocean Drive, de Joe M. Newman (1950)

Le Rôdeur (The Prowler), de Joseph Losey (1951)

L'Homme à l'affût (The Sniper), d'Edward Dmytryk (1952)

Shin Sang-Ok, cinéaste coréen

hors du commun :

The Evergreen Tree (Sangnoksu), 1951)

Prince Yeonsan (Yeonsan-Gun), 1961)

L'Arche de chasteté (Yeollyeomun), 1962)

Yeonsan le Tyran (Pokgun Yeonsan), 1962)

L'Eunuque (Naeschi), 1968)

Autour de Shin Sang-Ok :

Les Renaissances du cinéma coréen, Hubert Niogret (2005)

Les organisateurs de ce premier festival ont relu leurs classiques : "...start with an earthquake and build it up to a climax!" (Commencez par tremblement de terre, et faites toujours plus fort!). Cette phrase qu'on attribue tantôt à Cécil B. DeMille, tantôt à Samuel Goldwyn, me semble convenir à Lumière 2009, qui a débuté par un triomphe!

Festival du patrimoine, **Lumière 2009** n'est pas votre festival habituel, avec compétition et distribution des prix. Il s'apparenterait plutôt au **Festival des rencontres internationales de cinéma de patrimoine de Vincennes**, au **Zoom arrière** de la cinémathèque de Toulouse en France. Ou encore, en Italie, aux **Giornate del Cinema Muto** de Pordenone ou au **Festival Il Cinema Ritrovato** de Bologne. Ou tout simplement à la programmation de toute cinémathèque! Mais c'est certainement la première fois que se déroule en Europe une manifestation consacrée au patrimoine cinématographique international d'une telle ampleur.

Lumière 2009 se déploie dans toutes les salles de cinéma du Grand Lyon, multiplexes et salles d'art et d'essai, en plus de l'Institut Lumière. La programmation est très éclectique, on y re-voit des films désormais "mythiques", mais aussi des oeuvres inédites en France du cinéaste coréen Shin Sang-Ok, et des films "mythiques" que le petit écran ne diffuse jamais. Ce festival sans compétition vise à faire re-découvrir le patrimoine cinématographique. La mission éducative du Festival n'a pas échappé à son invité de marque, Eastwood, qui a exprimé sa joie à parrainer une telle manifestation. Le Festival avait invité une quarantaine d'hôtes d'honneur, cinéastes, comédiens, critiques, historiens du cinéma... La plupart d'entre eux ont accepté de présenter un film de leur choix.

Vous en saurez plus en consultant le site du Festival. Nous nous contentons de vous commenter ci-après la manne cinématographique.

La Rétro Clint Eastwood, réalisateur (10 films)

À 79 ans, Eastwood enchaîne les réalisations. Son dernier film, **Invictus** (qui devrait sortir début 2010) relate les efforts de Nelson Mandela (Morgan Freeman), président tout neuf d'Afrique du Sud, pour que son pays organise la Coupe du Monde de rugby de 1995. Le long-métrage a été entièrement tourné en Afrique du Sud. À peine **Invictus** en boîte que déjà Eastwood travaille sur **Hereafter**, un thriller, dont certaines scènes se déroulent en France. Cécile de France a qualifié de "bombe atomique de bonheur" ce qu'elle a ressenti lorsqu'Eastwood l'a choisie pour donner la réplique à Matt Damon dans **Hereafter**, dans lequel un couple de Français se retrouve parmi les victimes d'un tsunami.



L'acteur-réalisateur-compositeur-producteur s'est dit "fier d'être le premier à être honoré" au tout nouveau Festival de cinéma de Lyon où il a reçu le **Prix Lumière 2009** pour l'ensemble de sa carrière, samedi 17 octobre 2009, des mains du cinéaste français Bertrand Tavernier (photo ci-dessus). Le prix est une reproduction d'une boîte de films des

Section "Retrouvés, restaurés, à nouveau sur grand écran" :
Films présentés :

Dernière heure, édition spéciale de Maurice de Canonge (1949) précédé de ***Obsession*** de Maurice Tourneur (1933)

La Bandera de Julien Duvivier (1935)

Les Visiteurs du soir de Marcel Carné (1942)

Senso de Luchino Visconti (*Senso*, 1954)

Brigadoon de Vincente Minnelli (*Brigadoon*, 1954)

Du rififi chez les hommes de Jules Dassin (1955)

Le Prix d'un homme de Lindsay Anderson (*This Sporting Life*, 1963)

Pierrot le fou de Jean-Luc Godard (1965)

Yoyo de Pierre Etaix (1965)

Loin du Vietnam de Jean-Luc Godard, Joris Ivens, William Klein, Claude Lelouch, Chris Marker, Alain Resnais, Agnès Varda (1967)

Le Soldat bleu de Ralph Nelson (*Soldier Blue*, 1970)

Extérieur, nuit de Jacques Bral (1980)

Sublimes moments du muet :
Le Président (Praesidenten), Carl Theodor Dreyer (1918)
Tabou (Tabu), de Friedrich Wilhelm Murnau (1931)
La Contessa Sara (La Contessa Sara), de Roberto Roberti (1919)

Vienne pour mémoire : La trilogie d'Axel Corti :

An uns glaubt Gott nicht mehr (Dieu ne croit plus en nous), 1982

Wohin und zurück - Santa Fe, 1986

Wohin und zurück - Welcome in Vienna, 1986

En rouge, les films que nous avons pu re-voir

Frères Lumière, les inventeurs du cinématographe. Samedi 17 octobre, Eastwood a été ovationné par quelque 3'000 spectateurs dans l'amphithéâtre du Centre des Congrès, et par près de 40'000 fans de foot au stade Gerland lorsqu'il a donné le coup d'envoi du match de football de Ligue 1 Lyon-Sochaux (photo page 1). Le lendemain, ce sont plus de 4'000 personnes venues re-voir ***Il Buono, il brutto, il cattivo*** à la Halle Tony Garnier, lors de la cérémonie de clôture du festival, qui l'ont applaudi à tout rompre lorsqu'il a dit combien Leone serait heureux que tant de gens voient son film dans la même séance.

Aucun acteur, cinéaste ou producteur ne peut rivaliser, dans le cinéma américain, avec le mythique Clint Eastwood : aucun n'a abordé dans ses films avec autant d'efficacité et de constance les mythes et légendes de l'Amérique. Si quelques voix dissonantes lui reprochent parfois encore d'être esthétiquement et politiquement conservateur, voire misogyne et réactionnaire, l'ensemble de la critique (européenne et américaine) reconnaît en lui un auteur de la trempe de John Ford, ou mieux encore. Clint Eastwood tourne, sans se préoccuper des modes, les histoires qui lui plaisent et joue les personnages qui lui parlent. On le connaît cow-boy, détective, on l'a vu chanteur de country, entraîneur de boxe, shérif, soldat, cosmonaute, journaliste, etc. Ses films sont tour à tour nostalgiques, désenchantés, violents, lyriques, noirs, amers ou aimants. Sobre, sans complaisance dans les effets, le réalisateur sait exposer une situation et présenter des protagonistes en quelques plans et sans discours superflu. Sa mise en scène est classique, dépouillée, la narration est limpide.

On pouvait re-découvrir à Lyon 10 films parmi la trentaine qu'Eastwood a réalisés depuis 1971 : Deux thrillers (***Play Misty for me***,

A Perfect World), une romance dramatique et nostalgique (***The Bridges of Madison County***), un film intimiste sur hippies, tolérance et amour improbables (***Breezy***), cinq lectures nostalgiques du western (***Pale Rider, High Plains Drifter, Unforgiven, Honkytonk Man, Bronco Billy***) et un mélodrame sur l'euthanasie (***Million Dollar Baby***).



T.J. Lowther et Kevin Costner dans *A Perfect World*

En outre, Michael Henry Wilson présentait son documentaire sur Eastwood. Nous ne pouvons que recommander l'oeuvre eastwoodien pour un programme à présenter dans le cadre d'études cinématographiques, tant il est multiple et riche. E-media tient à votre disposition le programme "Eastwood" (commenté) de 9 films, organisé dans le cadre de la "Semaine de cinéma" du Gymnase Auguste Piccard en automne 2002.

La Rétro Don Siegel (1912-1991) (13 films)

On a dit de Siegel que ses films sont l'exutoire de sa colère à ne pouvoir maîtriser les problèmes dans la vraie vie. Une dénonciation d'une Amérique urbaine à la dérive, dont les lois ne servent pas la justice. C'est une filmographie empreinte de pessimisme, de

frustration et de rage. Ses héros n'en sont pas ou presque pas, ils sont à la limite des anti-héros. Ils manquent de force, de décision, ils sont vulnérables et l'un des dangers qui les perd fréquemment, c'est de rencontrer la femme fatale. Ses genres de prédilection sont le polar et le thriller qu'il sait rendre parfaitement haletants grâce à un art consommé du montage et des dialogues généralement brillants (*The Verdict*, 1946 / *The Big Steal*, 1949 / *Riot in Cell Block 11*, 1954 / *Baby Face Nelson*, 1957 / *The Line Up*, 1958 / *The Killers*, 1964 / *Dirty Harry*, 1971 / *Charley Var- rick*, 1973 / *Escape from Al- catraz*, 1979). Plusieurs de ces films occupent une place de choix parmi les joyaux du film noir. Mais Siegel s'est éga- lement mesuré avec bonheur à un "western d'horreur" (*The Beguiled*, 1970), à la science- fiction (*Invasion of the Body Snatchers*, 1956), et au film de guerre (*Hell is for Heroes*, 1962).

Siegel a prouvé qu'il avait même une patte pour la parodie et la dérision dans le "wes- tern comédie" *Two Mules for Sister Sarah* (1970), qui met en scène un individualiste en- durci et impassible (qui d'autre qu'Eastwood ?) et une bonne soeur. Siegel a dirigé East- wood sur quatre autres films : dans le *Dirty Harry* de 1971, où Eastwood campe le type même du anti-héros en guerre non seu- lement avec les criminels, mais avec la société, les lois, l'adminis- tration tout entière. L'inspecteur Harry finit par prendre la justice en main, et jette son badge. Une alternative que d'autres héros de Siegel n'ont pas. Comme le soldat nordiste (Eastwood) de *The Be- guiled*, recueilli par une commu- nauté féminine qui sous couvert

de le soigner va finir par l'émascu- ler et le tuer. Dans *Escape from Alcatraz*, Eastwood est Frank Morris, un dangereux criminel qui s'évade d'Alcatraz, la prison dont nul ne s'évade.

Don Siegel fut le mentor, et un ami proche d'Eastwood, et il l'encouragea à passer derrière la caméra. Merci, Siegel!

La Rétro Sergio Leone (1929-1989) (7 films)

Avant de devenir le Maître du *western spaghetti* ou *western italien*, Sergio, Leone a mis son talent au service du péplum, un genre très à la mode dans les années 1950 et 1960. Intrigues, complots, romance, soulève- ments, batailles, exactions, jeux de cirque, catastrophes naturelles, tous les éléments propres au genre se retrouvent dans l'im- pressionnant *Il Colosso di Rodi* (1961) montré à Lyon. Le person- nage principal (joué par Rory Cal- houn) est étranger sur l'île de Rhodes, et se retrouve impliqué malgré lui dans des machinations ourdies par les Phéniciens et des politiciens véreux et un soulève- ment populaire. Le film s'achève dans un climat d'apocalypse, avec un tremblement de terre et la des- truction du colosse que le réalisa- teur avait voulu de quelque 100 mètres de hauteur, et dont il fait une anti-statue de la Liberté : Le colosse est un rempart contre l'invasion et sa coiffe s'ouvre pour déverser des jets de plomb liquide sur les indésirables.

Lumière 2009, c'était l'occasion de revoir en continuité *la trilogie de l'homme sans nom* [*Per un Pu- gno di dollari* (1964), *Per qualche dollaro in piu* (1965), *Il buono, il brutto, il cattivo* (1966)] dans lesquels Eastwood tient le rôle principal, un archétype tellement reconnaissable qu'il n'a que des surnoms (Blondie, Man- co). Lyon a aussi programmé *la trilogie de l'histoire de l'Amérique*, saga qui retrace trois fins d'époque de l'Amérique, dans

laquelle Eastwood aurait dû jouer un personnage qui mourait dans le premier volet. Ce qu'il avait décliné. Donc une trilogie sans Eastwood. [*C'era una volta il West*, 1971 / *Giu la Testa*, 1971 / *Once Upon a Time in America*, 1984).



Rod Steiger et James Coburn

On a pu voir encore *Un genio, due compari, un pollo* (1975) de Damiano Damiani avec le duo Bud Spencer et Terence Hill. *Et il mio Nome è Nessuno* (1973), de Tonino Valerii. Peut-être pour bien montrer qui est le maître du genre!

Quelques mots sur le *western italino* signé Leone. Il abandonne le schéma manichéen du bon cow-boy contre les mauvais (Indiens, bandits mexicains, affairistes pourris, éleveurs mégalo-manes et vénaux, etc.). Pour mettre en scène des personnages plus complexes, des anti-héros pas très reluisants, mal rasés, sales, bagarreurs, ivrognes, misogynes, individualistes, cyniques et désabusés. Les visages sont profondément marqués, le strabisme, les dentitions accidentées, déformations et cicatrices sont monnaie courante, filmés complaisamment en gros plan. Les os craquent, les crânes éclatent, le sang coule et la cruauté n'est pas l'apanage des méchants. Les anti-héros de Leone se battent a priori pour leur propre avantage et pas

tellement au service d'une noble cause. Ces pistoleros souvent guère appétissants ont la gâchette prompt. La violence est omniprésente : rixes, baston, duels, le plus souvent filmés au ralenti, en prémices aux explosions de violence.

Passant des très gros plans aux angles de caméra largement ouverts sur des paysages, Leone recourt fréquemment aux plongées, contre-plongées, promenant son objectif sur une silhouette pour s'arrêter sur un regard, un rictus, une verrue, un doigt crispé sur la gâchette... Il filme posément, longuement, de longues scènes de duels, de longues attentes, soutenues par une musique lancinante à souhait. Les musiques d'Ennio Morricone sont entrées dans le panthéon grâce au western italien. Leone a tourné la plupart de ses westerns dans la région d'Almería en Espagne, région dotée de vastes espaces désertiques ressemblant aux paysages du Nevada et de l'Arizona (canyons, ravins, dunes, gorges, etc)

The Art of Noir (7 films)

C'est une de nos sections de prédilection. Le programme a été concocté et présenté par Eddie Muller, fondateur et président de la **Film Noir Foundation** et de plusieurs ouvrages consacrés au *film noir*. Et par Philippe Garnier, journaliste, traducteur et spécialiste du cinéma américain. Le duo s'entend comme larrons en foire et faisait à chaque présentation de *film noir* un assez joli numéro.

Le genre *film noir* (en noir et blanc) est typiquement américain, même si la dénomination *film noir* est dérivée de la *Série noire*, une collection française de romans policiers. Le *film noir* met généralement en scène un ou plusieurs personnages qui se retrouvent dans de sales draps et sont accablés à des décisions désespérées. La femme fatale qui cause fréquemment la perte de l'homme

n'apparaît pas dans chaque *film noir*. Ces personnages, au passé souvent lourd, sont confrontés à des dilemmes qu'ils ne savent résoudre. Le meurtre, le vol, la trahison, la rapacité, l'infidélité, la jalousie sont des thèmes récurrents. Le film noir est par essence pessimiste. Son éclairage est fortement contrasté, expressionniste, jouant volontiers sur les effets d'ombres suggérant l'horreur, la prison, l'enfermement. La plupart des films noirs se déroulent dans des villes, la nuit, fort souvent sous la pluie. La campagne y est idéalisée, un peu comme une Amérique d'autrefois, heureuse. L'intrigue est un long calvaire, et il n'y a généralement pas de happy ending. La voix over et la voix off, la caméra subjective sont fréquemment utilisées dans ce genre de film.

On compte entre 250 à 400 films qui répondent aux critères de définition du *film noir*, tournés dans les années 1940 et 1950, avec un budget réduit. Il existait en effet à l'époque les séances à double programme (deux longs métrages) pour le prix d'un billet. Des deux longs métrages, l'un était de série A (répondant aux canons esthétiques et moraux de l'époque, avec des stars, et un budget important). L'autre film, de série B, recourait à des acteurs moins connus et ne disposait que d'un budget réduit... ce qui a souvent fait exploser le génie inventif des créateurs! Ceci d'autant plus que ces films, jamais bavards, jamais étirés en longueur, sobres, concis, remarquables dans leur sobriété et leur richesse, réussissaient à raconter en moins de 80 minutes ce que plus d'un de nos

jours n'arrive pas à dire en moins de deux heures !

Le *film noir* disparaît vers la fin des années 1950 sans doute à cause de l'apparition de la télévision, donc de la défection des spectateurs. Les doubles programmes disparaissent, les premiers à en pâtir sont les séries B. Le film noir possède une véritable identité visuelle qui a été largement imitée par la suite.

Ce qui m'a frappée dans les *films noirs* que j'ai pu revoir, ce sont les entorses discrètes, habiles et récurrentes au diktat du *Code Hays*, ce code de censure établi par le sénateur William Hays, président de la *Motion Picture Producers and Distributors Association*, en 1930 et appliqué de 1934 à 1966. Tout film doit défendre les valeurs morales, les lois, la justice, la décence, la foi et l'église, le patriotisme et ne jamais inciter le spectateur à être indulgent face au mal sous quelque forme que ce soit. Le film ne doit jamais présenter en détails addictions, vol, contrebande, dynamitage, meurtres, trafics de stupéfiants, incendie, arnaques en tout genre, afin de ne pas encourager l'imitation. Les impacts de balles ne laissent pas de traces, le sang ne doit pas couler. Mariage et famille sont primordiaux, mais les conjoints ont toujours des lits jumeaux et portent de sages tenues de nuit. Pas de scènes torrides, pas de nudité, pas de sexualité débordante. Toute référence à la perversion sexuelle est formellement interdite. La prostitution, la traite des femmes, les rapports sexuels interraciaux, les allusions



aux maladies vénériennes, sont tabous. Les étreintes ne se font jamais sur un lit (si déjà : les pieds restent sur le sol!), le baiser passionné se fait bouche fermée, en se détournant de la caméra! Et si une épouse est enceinte, pas de ventre ballonné à la Ellen Page dans *Juno* ou à la Heidi Klum (photo ci-contre) dans les journaux "pipeule" : on ne montre pas ces choses-là !



(Voir page 6 : 60 ans séparent ces deux visions de la femme enceinte au cinéma! Photo noir-blanc tirée de **The Threat**, de Felix Feist, 1949, DR, collection Cinémathèque suisse / Affiche du film **Juno**, de Jason Reitman, 2007). Ventre plat sous blouse de grossesse, même si la dame est pratiquement à terme. Si un enfant naît, c'est hors champ... et jamais on ne doit distinguer ses organes sexuels. Toute vulgarité de fond ou de forme est éliminée, toute obscénité et tout blasphème sont interdits.

Et bien, vous le croirez ou non, il semble patent que le western et le film noir sont les seuls genres qui ont pu tromper la vigilance de la censure. C'est plus directement vrai pour le western qui traitait de relations interraciales, de racisme, de sexe. Mais le film noir a déployé des tonnes de subtilités, suggestions, ambiguïtés, pour faire passer beaucoup d'interdits, au nez et à la barbe des censeurs!

Loin des classiques du *film noir* que chacun connaît avec Astor - Bogart (*The Maltese Falcon*, 1941), Turner - Garfield (*The Postman always rings twice*, 1946) ou encore Stanwyck - Mac Murray (*Double Indemnity*, 1944), la sélection lyonnaise "*The Art of Noir*", proposait plusieurs films inédits en France, d'auteurs quasiment méconnus.

Par exemple, **711 Ocean Drive**,

de Joseph M. Newman, 1950, qui se déroule à Los Angeles. Un modeste réparateur de téléphone se retrouve à la tête de tout un empire du jeu de la côte Ouest, appartenant au crime organisé. Il perfectionne une plate-forme de transmission d'informations qui permet de communiquer les cotes des chevaux et les résultats des courses juste assez tôt ou juste en retard pour faire d'énormes gains. Des scoops qui l'enrichissent rapidement. Une "success story" tout à fait à l'américaine. Puis le film tourne au drame, avec une dose de romance et une overdose de suspense, car la vraie mafia ne l'entend pas de cette oreille et va traquer le petit homme trop ambitieux. Le dénouement, une course-poursuite spectaculaire sur le Hoover Dam, n'aurait pas été renié par Hitchcock. Une histoire insolite basée sur des faits réels.



Edmond O'Brien et Joanne Dru dans 711, Ocean Drive

Réalisation comptant parmi les menues productions de la RKO, en pleine période de déclin du film noir classique, **The Threat**, 1949, de Felix E. Feist, permet de découvrir la "sale gueule" et la voix métallique et graveleuse d'un acteur peu connu, Charles McGraw. Il campe un tueur psychopathe qui parvient à s'évader de la prison de Folsom, avec quelques comparses, et kidnappe le policier et le procureur qui l'ont fait condamner, ainsi que la femme qu'il soupçonne de l'avoir dénoncé. Les bandits emmènent leurs victimes dans une baraque perdue, dans l'attente d'un avion qui lui permettra de quitter le

pays. L'ouverture du film promet un rythme soutenu, et tient ses promesses. Avec peu de moyens, des péripéties nombreuses, de faux espoirs, des silences lourds de menace et des dialogues percutants, la tension ne se relâche jamais, même dans les scènes relativement calmes. Tourné en trois semaines, **The Threat** est un très bon exemple de la concision des films noirs de l'époque.

The Web (Le Traquenard) de Michael Gordon, 1947, suit un jeune avocat fauché, zélé et combatif, Bob Regan, qui accepte de servir de garde-corps à un riche industriel (Vincent Price). Regan sauve la vie à son employeur en abattant un homme qui le menace. Il réalise trop tard qu'il a été manipulé et l'a juste débarrassé d'un ex-partenaire gênant. Le film fut loué à sa sortie, en particulier la prestation de Vincent Price, l'acteur à la haute silhouette élégante et à la diction onctueuse. Mais il fut rapidement oublié, comme son réalisateur Michael Gordon dont le nom resta sur la Liste Noire jusqu'en 1959.



Ann Sheridan dans
Woman on the Run

Woman on the Run, 1950, de Norman Foster, possède un scénario assez unique dans le film noir : l'histoire d'une enquête sur un crime mafieux dont le seul témoin se cache, par crainte d'être exécuté par le tueur. Et celle de l'épouse de ce témoin qui

le recherche pour l'aider, bien qu'entre eux, il n'y ait plus qu'indifférence. En parlant avec ceux qui connaissent son mari, elle va apprendre à le connaître et à l'aimer. Elle reçoit l'aide inattendue d'un journaliste (à qui elle promet l'exclusivité de son récit), tandis qu'un inspecteur de police tente également de mettre la main sur fugitif. La conjonction de l'enquête policière, de la quête affective de l'épouse et de sa relation flirt avec le journaliste est efficace, d'autant plus que le film est doté de dialogues pleins d'esprit, et de recours scénaristiques comme des portraits dessinés, des apparitions de personnages secondaires, et à partir des deux tiers du film, de notre omniscience par rapport aux protagonistes. L'apothéose finale se joue près d'un rollercoaster dont les voitures glissent à toute vitesse dans un bruit d'enfer sur les rails. Si Eddie Muller n'avait pas fait illégalement une copie du film, celui-ci serait perdu, le négatif original ayant été détruit dans l'incendie des Studios Universal en 2008.

Dans **The Prowler (Le Rôdeur)**, 1951, Losey mêle réflexion psychologique et action, huis clos et espaces ouverts, peinture de société et dérive personnelle. Le film inspiré de **The Postman always rings twice**, de Tay Garnett (1946) narre comment un individu s'immisce dans la vie organisée et complète d'une femme. Ici, c'est un flic minable qui entame une liaison avec une femme mariée des quartiers huppés de Los Angeles et assassine son mari. Le film s'impose par le portrait de son personnage principal, policier frustré et complexé, mu par des rêves de fortune et de réussite sociale imposés par une idéologie dominante qui l'obsède, et le rend quelque peu sympathique. Le personnage est joué par Van Heflin, qui incarne l'ordre et le mal à la fois, loser, voyeur, amant et assassin. Van Heflin porte le film. Losey se sert des conventions du genre pour dénoncer les tares de

la bourgeoisie américaine. L'action montrée sert avant tout de support au message en arrière-plan : ceux de la radio qui commentent le coût de la vie, ceux des voisins qui se vantent de leurs acquisitions, ceux des affiches et panneaux : ceux d'une société hantée par le consumérisme à tout prix.

The Sniper (L'Homme à l'affût, 1952), d'Edward Dmytryk, est peut-être le premier film à mettre en scène l'archétype du tueur en série. Il épouse son point de vue, celui d'un vétéran de la deuxième guerre mondiale et d'un fils maltraité par sa mère, qui abat les femmes avec son fusil à lunette. Dans **The Sniper**, Dmytryk se sert abondamment des plans-séquences et profite de la topologie en montagnes russes de San Francisco pour utiliser à fond la profondeur de champ. Sa façon de filmer doit refléter le trouble mental de son protagoniste, et c'est un pari réussi. Il est possible qu'Hitchcock ait étudié minutieusement **The Sniper** avant de s'atteler à **Psycho**. Le portrait de cet homme mû par ses frustrations sexuelles, rongé par son Oedipe et toujours tiraillé entre violence et gentillesse, annonce le Norman Bates de **Psycho**. Le jeu de l'acteur est convaincant, la vision de San Francisco en miroir de sa psyché également, seuls les discours pontifiants du psychiatre gênent un peu, comme ceux des mêmes chez Hitchcock.

Dans **Fly-by-Night**, 1942, de Robert Siodmak, un jeune médecin recueille un agent du FBI échappé d'un sanatorium qui est en réalité un nid d'espions nazis. Lesquels assassinent l'agent avec un instrument de la trousse médicale. Le médecin, accusé du meurtre, doit s'enfuir. Il entraîne avec lui une (très jolie) femme pour protéger sa fuite, et se voit même forcé de l'épouser pour échapper à ses poursuivants. Il parvient à s'introduire dans le sanatorium, dans lequel est séquestré un sa-

vant américain... L'enjeu : une arme de guerre puissante, qui détruit le nerf optique. Alternant moments presque burlesques (les aléas du couple en fuite avec deux braves policiers, deux frères, et leurs braves parents, papa étant juge de paix et maman bonne au foyer!) avec des séquences de violence extrême, le film livre une histoire compliquée et bien ficelée, autour d'une arme létale que convoitent les grandes puissances. Il emprunte au film d'espionnage, au polar, à la comédie et a presque des relents de jamesbondisme. Difficile à résumer, mais dense, inattendu et haletant d'un bout à l'autre.

Enfin, last but not least : Trois Siegel vus à Lyon qui étaient dans l'esprit de cette sélection sans y figurer : **Charley Varrick** (1973, Don Siegel), un jeu de chats et souris entre un tueur à gages, les forces de police, un malfrat vieillissant et ses complices qui ont mis la main involontairement sur l'argent de la mafia.



Walter Matthau et Andrew Robinson dans "Charley Varrick"

Un scénario intelligent, une mise en scène sobre et haletante, avec action et émotion. On a souvent évoqué l'influence de **Charley Varrick** sur le **Pulp Fiction** de Tarantino et le **No Country for Old Men** des Frères Coen.

Baby Face Nelson, (**Ennemi Public**, 1957, Don Siegel) offre en tout cas une formidable bande-son jazzy, qui enrobe le parcours de Rocca, devenu malgré ou grâce au déchaînement de violence de sa carrière, Baby Face Nelson. À la mort de Dillinger, il

devient l'ennemi public No 1. Nerveux, violent, cruel et amoral, avec un Mickey Rooney au rictus grimaçant, **Baby Face Nelson** est un des polars marquants des films de gangsters traitant de la prohibition, mais certes pas le meilleur.



Mickey Rooney dans Baby Face Nelson

Et **The Line Up**, (1958, Don Siegel), dans lequel Dancer, un tueur obsédé par ses succès professionnels et son associé, doivent retrouver trois sachets d'héroïne introduits à San Francisco par des porteurs pas conscients de l'être venant de Hong Kong. Le dernier sachet est caché dans la poupée d'une petite fille qui a trouvé la poudre, et s'en est servie pour... poudrer sa poupée! Le commanditaire de Dancer ne voulant pas faire preuve de compréhension, le tueur le tue! S'ensuit une course-poursuite vertigineuse entre truands et policiers qui s'achève sur une autoroute inachevée... (dont on sait qu'elle a été réalisée sans trucage, ce qui en fait toute la force).

Vienne pour mémoire : La trilogie d'Axel Corti

La fuite sans fin des Juifs à partir de 1938, en trois chapitres. Dans le premier volet, Juifs et anti-fascistes fuient la nazification progressive de l'Europe, cherchant refuge de Vienne à Marseille en passant par Paris. Sur leur route, hostilité, rejet, trahison. Dans le deuxième volet, on retrouve les rares survivants de cette chasse qui ont réussi à gagner New York. Exilés, ostracisés, déclassés, peinant à trouver du travail, souvent obligés de mendier, ils supportent mal le poids de

l'exil.

Au chapitre 3, les plus jeunes des émigrés, munis de leurs connaissances et de leur passeport américain, sont engagés comme guides et traducteurs par l'armée américaine qui vient libérer l'Europe. Mais même munis d'un passeport américain, les Juifs font la dure expérience de l'hostilité et de l'hypocrisie d'une Autriche nazifiée qui ne s'incline que devant ceux qui ont désormais le pouvoir. Une trilogie magnifique dont chaque image frappe par son authenticité. À voir absolument.

La Rétro Shin Sang-Ok (1926-2006)

Shin Sang-Ok est à la Corée ce que John Ford ou Clint Eastwood sont aux États-Unis. Figure emblématique du cinéma coréen, il est un cinéaste prolifique, capable de réaliser quatre films par an. Il a été à la fois producteur et réalisateur pendant près de 50 ans.

Shin Sang-Ok commence sa carrière de réalisateur au début des années 1950 et connaît, dès les années 1960, un succès exceptionnel, ce qui lui vaut le titre de "Prince du cinéma coréen"! Il monte sa propre société de production, *Shin Films*, qui s'impose vite comme la plus importante de Corée du Sud, produisant pas moins de 300 films dans les années 1960. Dans les années 1970, Shin Sang-Ok travaille moins, l'industrie cinématographique étant l'objet d'une censure gouvernementale très stricte. En 1978, il doit même fermer *Shin Films*.

En cette même année, son ex-femme, la très populaire actrice Choi Eun-Hee, est kidnappée à Hong Kong par la Corée du Nord. Et Shin Sang-Ok est enlevé à son tour peu après! (Ce double enlèvement, perpétré sur les ordres du futur dictateur Kim Jong-Il, fut toujours nié par les autorités nord-coréennes!). La Corée du Nord voulait que Shin Sang-Ok travaille à la gloire de sa production ciné-

matographique, mais le réalisateur refuse de se plier à leurs exigences. Il tente de s'enfuir, échoue, et est emprisonné.

Il réapparaît en 1983, est réuni avec son ex-femme devant Kim Jong-Il, qui leur conseille de se remarier. Ce qu'ils font. De 1983 à 1986, Shin Sang-Ok dirige 7 films, travaillant docilement pour ceux qui l'avaient enlevé. En 1986, il réussit à quitter le pays et demande l'asile politique aux États-Unis, où il travaille sous le pseudonyme de Simon Sheen jusqu'en 1994. Là, il décide de retourner en Corée du Sud. Décision fructueuse : il n'arrête plus de tourner jusqu'à sa mort en 2006. Le Président sud-coréen Roh Moo-Hyun lui a même décerné à titre posthume la plus haute décoration culturelle du pays.

Ses films des années 1960 restent ses meilleurs, faisant de lui l'un des plus grands réalisateurs du cinéma coréen. Les 5 films montrés à Lyon le furent en copies neuves ou restaurées. **Certains de ces films seront montrés dans le cadre du Festival de Films de Fribourg, du 13 au 20 mars 2010.**

L'Arche de chasteté se joue en 1920. Une idylle impossible entre un ouvrier saisonnier et une paysanne veuve, dans un village où l'agriculture se pratique à l'ancienne, sans machines. Dans ce film, comme dans une grande partie de son oeuvre, Shin Sang-Ok confronte tradition et modernité. Jouant sur deux tableaux, **L'Arche de chasteté** explore le bouleversement causé par l'irruption de la modernité dans le traditionalisme.

La vie du souverain Yeonsan est racontée dans le diptyque **Yeonsan-Gun (Prince Yeonsan, 1961)** et **Pokgun Yeonsan (Yeonsan le Tyran, 1962)**. À son accession au trône en 1494, Yeonsan veut réhabiliter sa mère qui fut victime d'un complot et assassinée sur

l'ordre de son père. Mais la cour s'y oppose farouchement. Sombant dans une sortie de folie vengeresse, Yeonsan va se muer en tyran cruel, impitoyable et débauché. Sentiments exacerbés, déchaînement de passions et de folie : les excès dont il fait preuve en toute chose font basculer le film dans la démesure. Certains ont voulu voir dans ce film une version coréenne de Hamlet.

Sangnoku (The Evergreen Tree, 1961) Deux étudiants retournent dans leur village natal respectif pour y faire l'éducation des paysans. Mais les fonctionnaires travaillant pour le gouvernement colonial japonais voient leurs initiatives progressistes d'un mauvais œil. Confrontation du monde d'hier avec celui d'aujourd'hui, analphabétisme et éducation des masses, des thèmes de prédilection chez Shin Sang-Ok.

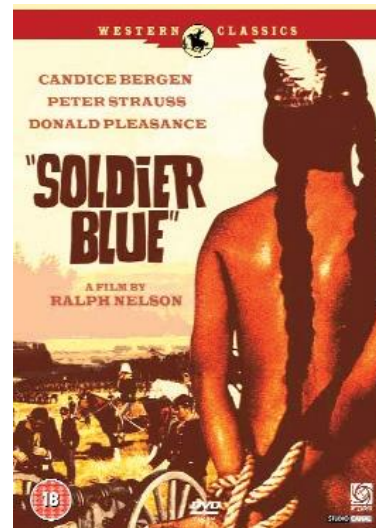
Naeshi (L'Eunuque, 1968) Un père ambitieux offre sa fille pour le harem royal. Mais l'amoureux de la jeune fille ne parvient pas à l'oublier. Il s'introduit à la cour en se faisant engager comme eunuque. Dans le palais, les faveurs de l'empereur se disputent et s'obtiennent au prix fort. Les murs ont des yeux et des oreilles, la jeune fille et son soupirant sont bientôt dénoncés... Le palais royal est un miroir de la pyramide sociale dominée par une puissance tyrannique et incontestée dans ce drame sur sexe et pouvoir.

La section "Retrouvés, Restaurés, à nouveau sur Grand Ecran" (12 films)

Dans cette section, je n'ai vu qu'un film, un chef-d'oeuvre de Ralph Nelson, **Soldier Blue** (1970), dont on a beaucoup moins parlé que de **Little Big Man** (Arthur Penn, 1970) et qui aurait largement mérité d'être vu par le plus grand nombre. La dénonciation du génocide indien et des crimes commis par l'armée est puissante, magistrale et dramatique. Un film qu'on n'est pas prêt

d'oublier.

Dans cette section ont été montrées douze copies neuves, ou restaurées, de grands films du répertoire. De la comédie musicale au film à sketches en passant par le polar ou le film en costumes, il y en avait pour tous les goûts. L'affluence record dans ces séances confirmait dans leur conviction tous les gens présents : rien ne vaut une belle copie 35 mm sur grand écran!



Voir Lyon et revenir

Ville des Frères Lumière, Ville du Premier Film, Ville de Culture et de Loisirs! Une ville idéale pour un voyage de bac, à l'égal de Paris, Berlin ou Rome, qu'on se le dise!

Lyon, une ville pour votre plaisir, votre mini-séjour dans une autre ville, votre long week-end de congé, votre voyage d'études, votre semaine culturelle, votre envie de tourisme intelligent. Vous y trouvez tout

ce que votre cœur désire, et plus encore. Vous y mangez bien, logez à bon compte, et prenez un très agréable bain de culture. Vous songez à proposer des travaux de maturité sur le cinéma, l'Institut Lumière est à votre disposition, son personnel, sa vaste bibliothèque, ses intervenants. Songez-y!

Pour nous, "Voir Lyon et revenir : Que Lumière soit!". Rendez-vous en 2010.

Pour en savoir plus :

Portail culturel de la Ville de Lyon :

<http://www.culture.lyon.fr/culture/>

Vie culturelle du Grand Lyon :

<http://www.grandlyon.com/Culture.40.0.html>

Le site du **Grand Lyon Film Festival, Lumière 2009** :

<http://www.lumiere2009.org/>

Le blog d'Edouard Waintrop, directeur du FIFF et collaborateur de Libération, sur le **Festival de Bologne, Il Cinema Ritrovato** (patrimoine cinématographique):

<http://cinoque.blogs.liberation.fr/waintrop/2009/07/bologne-2-frank-capra-en-liberte-.html>

Le site de la Cinémathèque de Bologne :

http://www.cinetecadibologna.it/news/n_53

Le site de la Cinémathèque du Frioul, sur le **Festival de Pordenone (Giornate del Cinema Muto)** (patrimoine cinématographique):

<http://www.cinetecadelfriuli.org/gcm/>

Les sites de la Cinémathèque de Toulouse et de son **Festival "Zoom Arrière"** (patrimoine cinématographique) :

<http://www.lacinemathequedetoulouse.com/>

<http://www.zoomarriere.com/>

Site des **Rencontres internationales du cinéma de Patrimoine à Vincennes** (patrimoine cinématographique):

<http://cinema.vincennes.fr/>

Le site de la **Film Noir Foundation** :

<http://www.filmnoirfoundation.org>

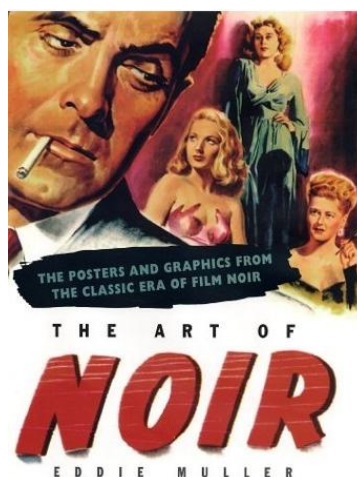
Site du Festival international "Quais du Polar", consacré à l'adaptation à l'écran de polars présentés par des auteurs français et étrangers :
<http://www.quaisdupolar.com/>

Bibliographie sélective :

MULLER, Eddie : *The Art of Noir : The Posters and Graphics from the Classic Era of Film Noir*, (en anglais), Ed. Overlook Press 2002, ISBN-10 1585670731

MULLER, Eddie et GUIOD, Jacques : *L'Art du Film Noir*, Ed. Calmann-Lévy 2003, ISBN-10 2702134033 (traduction française du précédent)

MULLER, Eddie : *Dark City, le monde perdu du film noir*, Ed. Clairac 2007, ISBN-10 2352560055



BRION, Patrick, *Le Film Noir, L'Âge dor du film criminel américain, d'Alfred Hitchcock à Nicholas Ray*, Ed. De La Martinière 2004, ISBN-10 273 24 31443

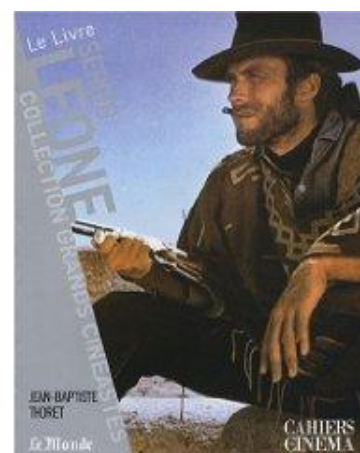
GUERIF, François : *Le Film Noir américain*, Ed. Henry Veyrier Eds 1986, ISBN 2851994026

MULLER, Eddie : *Dark City Dames : The Wicked Women of Film Noir*, (en anglais), Ed. Harper Collins 2002, ISBN-10 0060393696

FRAYLING, Christopher et MARINIE, Ariel : *Il était une fois en Italie : Les Westerns de Sergio Leone*, Ed. de La Martinière 2005, ISBN-10 2732433322

THORET, Jean-Baptiste : *Sergio Leone*, Ed. Cahiers du Cinéma 2008, ISBN-10 2866424859

COURSODON, Jean-Pierre et TAVERNIER, Bertrand : *50 ans de Cinéma Américain*, Ed. Omnibus 1995, ISBN 2258040272



Suzanne Déglon Scholer enseignante au gymnase, chargée de communication Promo-Film EcoleS, responsable de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, octobre 2009